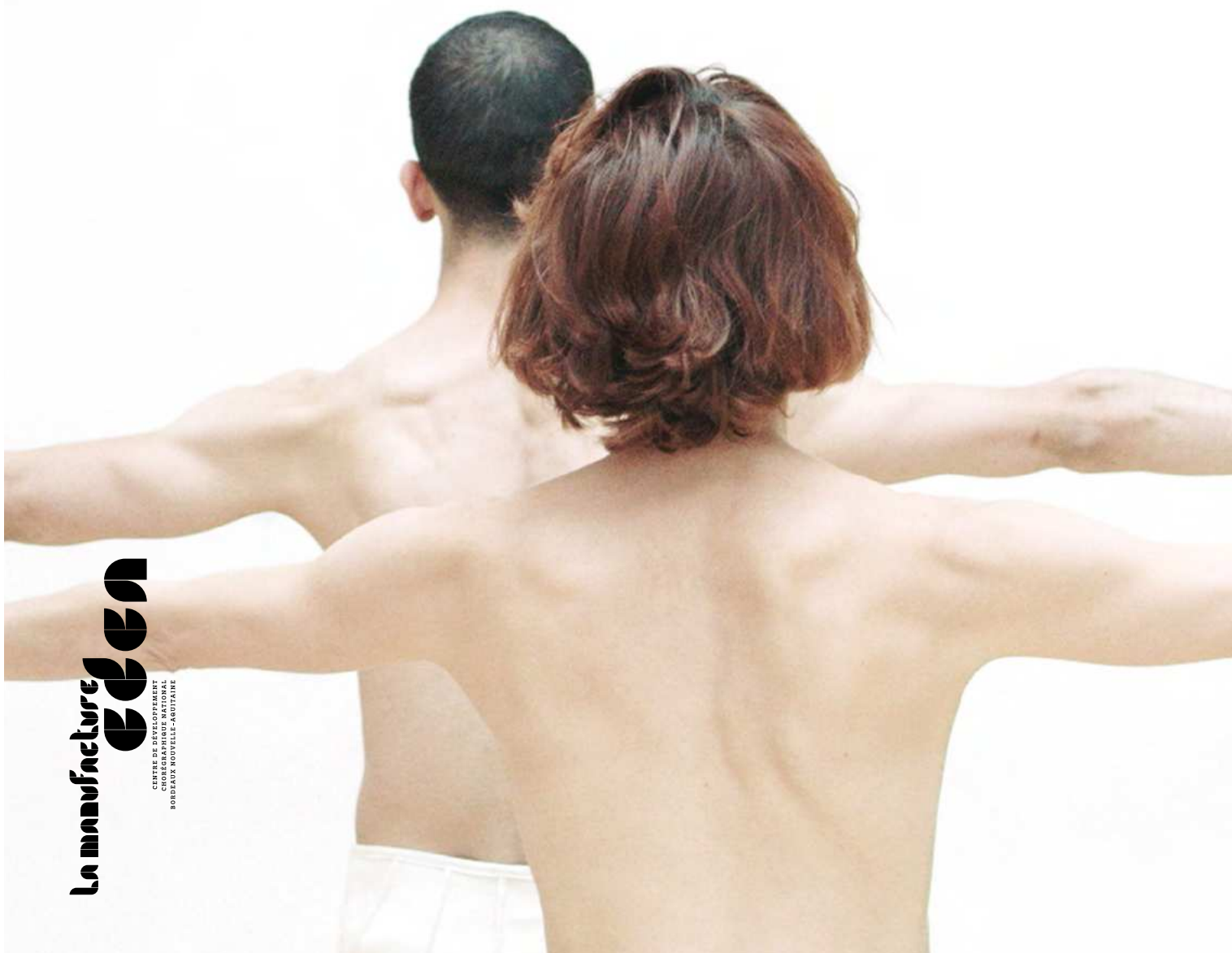


2018, de janvier à mai, une demi saison pour rencontrer Sylvie Balestra, Groupe Apache, Bienvenue Bazié, Hamid Ben Mahi, Benjamin Bertrand, Gaëlle Bourges, Claudia Catarzi, Compagnie des Figures, Compagnie Du Chien dans les dents, Éloïse Deschemin, Matthieu Desseigne-Ravel, Amala Dianor, Herman Diephuis, Madeleine Fournier, Sonia Garcia, Danya Hammoud, Jiri Havelka, Erwan Keravec, Mari Lanera, Séverine Lefèvre, Julien Monty, Auguste Ouedraogo, Mickaël Phelippeau, Yuval Pick, Charles Pietri, Michel Schweizer, Teilo Troncy, VerTeDance Company

Danse & autres langages

le nouveau projet de La Manufacture CDCN en spectacles



Marie-Pierre Chopin

Marie-Pierre Chopin est professeure des universités, directrice de la faculté des sciences de l'éducation de l'université de Bordeaux et chercheuse au sein du laboratoire Cultures et Diffusion des Savoirs. Elle a publié en 2015 l'ouvrage Pédagogues de la danse.



D.R.

Quel serait pour vous un festival de danse jeune public idéal ?

Je refuse toujours de dire ce qui devrait être en matière d'éducation. Ce domaine est déjà saturé de réponses toutes faites, souvent contreproductives. Pour répondre quand même, j'ajouterais que ce qui m'intéresse dans le fait que la danse s'adresse à un jeune public, c'est qu'elle prenne sa part dans la fabrication de la société de demain. Que la danse éduque, pour moi, ne fait pas de doute (pour être honnête tout peut éduquer, même de manière non-intentionnelle). Mais réfléchir à ce que la danse, en particulier, permet de faire advenir de spécial chez les générations de demain est très stimulant. Un festival « idéal » devrait simplement avoir réfléchi à cela. Quelle empreinte dans la trajectoire future des enfants qu'il invite ? Quelle amorce pour les inviter à venir encore à son contact, et se laisser bâtir par elle ?

Où situez-vous l'implication des artistes à l'attention de l'enfance et de la jeunesse ?

Je crois que cette implication est de fait. Car les artistes – même lorsqu'ils ne se disent pas spécialisés « jeune public » – participent à façonner un monde avec (ou parfois contre) beaucoup d'autres artisans. Certains de ces artisans (voire "super-constructeurs", comme les médias, les religions, etc.) fabriquent un monde plus ou moins compatible avec celui construit par les artistes. En tous les cas, cela fonctionne en interaction, les artistes étant particulièrement sensibles à bâtir à partir des matières que les autres produisent (des objets concrets, des états de corps ou de sens, des représentations ou idéologies), alors que l'inverse est beaucoup moins vrai. Si les artistes contribuent à la construction du monde, négociant inlassablement ce qui est audible, visible, sensible, etc., alors ce qu'ils font a automatiquement des implications sur l'enfance et la jeunesse qui trouvent ou trouveront ce monde. Je crois même qu'il ne faut pas nécessairement leur demander d'être impliqués envers l'enfance ou la jeunesse, pour leur laisser le temps de ces négociations.

Comment l'enfant peut-il entrer dans le jeu de la création chorégraphique ?

Cette question m'interpelle. Et la première réponse qui me vient est plutôt « pourquoi » ? Faut-il véritablement que l'enfant soit un créateur chorégraphique pour que la danse lui permette quelque chose ? La réponse peut être positive, bien sûr, mais cela mérite que l'on y pense vraiment. Je connais suffisamment bien la pédagogie pour savoir combien cette image de l'enfant créateur est séduisante. On pourrait provoquer le débat en lui opposant deux choses : d'une part, que l'enfant exécutant ou imitant peut aussi être en état de création, ne serait-ce que parce que ce qu'il fait (déplacer son

corps dans l'espace de cette manière) est pour lui inédit ; d'autre part, que vouloir demander à l'enfant d'être force de proposition et d'invention (en opposition à l'idée d'un enfant passif) peut tout à fait épouser le mythe de l'enfant entrepreneur de lui-même, dans une société qui met en avant la capacité d'inventer, de réinventer, au sens aussi d'une hyper-flexibilité prônée par le néolibéralisme. Je ne suis pas sûre que, déployée ainsi, l'idée fasse autant l'unanimité qu'elle pouvait le faire à la lecture de la question. Je vais un peu loin, mais cela mérite aussi que l'on y réfléchisse.

Comment penser l'implication de la famille au cœur d'un festival ?

C'est une belle question, qui me renvoie, quelque part, à la première qui a été posée à propos d'un festival idéal. Il me faut faire un petit détour pour y répondre. On peut se rendre assez facilement compte que l'art, comme d'autres types d'activités, est devenu un objet de consommation éducative. Une récente étude montre, par exemple, que les colonies de vacances autrefois généralistes et mixant les populations (il s'agissait d'aller à la mer, à la montagne, à la campagne, bref, de partir loin des nôtres et avec d'autres), sont aujourd'hui thématiques (voile, musique, art, cheval, etc.) mais aussi ciblées en termes de populations (par catégories sociales par exemple, mais aussi de sexe). J'ai l'air de m'éloigner de la famille, mais pas du tout. Car je pointe ici un phénomène que j'identifierais comme celui d'une recherche de rentabilité éducative, qu'il s'agisse de se perfectionner dans une activité pratiquée déjà tout au long de l'année ou d'occuper, réguler, gérer des populations dans une dimension plus socio-culturelle, en promettant de s'initier au « vivre ensemble » par exemple. Sous cette perspective explicitement éducative, il se pourrait que certaines familles se trouvent naturellement impliquées au cœur d'un festival (celles dont les dispositions seraient déjà ajustées aux finalités escomptées). J'imagine pourtant que ce sont tous les types de familles qui sont en réalité visées par la question posée. Je crois donc qu'il pourrait être intéressant de réhabiliter ce qui peut avoir disparu avec l'arrivée de ce phénomène de rentabilité éducative. Le mot sera peut-être un peu surprenant placé ici dans le domaine de l'art : c'est celui du loisir. Ce qui relève du gratuit, pas au sens financier, bien sûr, mais au sens de la finalité. Pourquoi assigner un objectif éducatif à tout, et à tout bout de champ ? Ne risque-t-on pas ainsi, de manquer des occasions éducatives fortes ? Celles qui proviennent de ces temps où on ne vient précisément rien chercher, mais où l'on se retrouve, où l'on prend place, ensemble et encore une fois gratuitement. Je serais donc pour réhabiliter l'idée du loisir. Pour lui redonner une connotation positive, peut-être peut-on rappeler que le mot vient de ce qui est licite, ce qui est permis. Permis de faire autre chose que ce que l'on est censé devoir faire. Que l'art puisse devenir un lieu de licence. Cela ne l'amoinde pas pour moi. Bien au contraire. Si l'on ne veut pas que l'implication des familles dans un tel festival soit seulement celle relative à une sorte de placement culturel, on pourrait essayer de penser à cette question du loisir en ces termes.